

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

NOUVEAU CATÉ- CHISME POISSARD

[ANONYME]

Dialogue — 1840

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

NOUVEAU DES AMUSEMENTS DU CARNAVAL	5
--	---

NOUVEAU DES AMUSEMENTS DU CARNAVAL

RENCONTRE DE DEUX VOITURES DE MASQUES

UN MALIN

Où vas-tu donc comme ça, cocher de hasard, avec un équipage de pacotille.

LE COCHER

Qui qui lui parle à ce faux malin ; t'en as l'uniforme et, v'là tout ; les hommes font les babils, mais l'habit ne fait pas l'homme ; tu n'es ni gros ni lourd, et si tu ne tais pas ta gueule, tu vas voir avec queu brosse je m'étrille.

LE MALIN

Toi, cocher de malheur ! Vois-tu ces bras-là, c'est de la bonne acier, et si tu fais l'insolent, tu vas voir comment je mouche.

LE COCHER

Va donc, malin de carnaval, je vois ben pourquoi tu m'attaques i c'est pour dégueuler ton catéchisme ; eh ben commence et tu verras si j'sommes dans l'cas de t'y répondre.

LE MALIN

M'entreprendre avec toi, cocher de fabrique, va apprendre à manier ton étrille, ruineux de loueux de voitures ; ce serait trop d'honneur à te faire, et comme j'ne ve veux pas perdre mon temps ⁵ davantage avec un garnement de ton espèce, continue à brouter la faignante compagnie, chacun dans sa circonférence.

UNE POISSARDE

Ah ça, dis-donc, auras-tu bientôt fini ? D'où vient ton humeur taquine ? Su[r] quelle herbe que t'as marché ce matin ? enfin à qui que t'en as et qu'est-ce qui l'a seriné un peu ?

LE MALIN

À coup sûr, ce n'est pas toi, créature du petit peuple : j'n'irai pas à si mauvaise école.

LA POISSARDE

Tiens c'marpeau ! N'dirait-ou pas à l'entendre qu' c'est le fils d'un duc et pair. Apprends, museau d'chien, que ne vient pas à mon école qui veut, et qu' pour être admis dans not' société ; il faut savoir à qui qu' l'on tient.

LE MALIN

Toi, infernal' gueule à soupape,
Poisarde qui a tant de jappe
Tu t'promène en carrosse, catin,
Tu f'rais mieux d'l'assurer du pain.
Voyez c'te puante carogne
Que dévot' la teigne et la rogne.

10

Pardine, v'là-t-il une belle société ! Ah ben : je l'conseille dé la
vanter ! Grâce aux p'lures qui vous couvrent, vous trompez
queuq's uns ; mais j'vais vous faire connaître à l'estimable public
qui m'entoure : 15

LA POISSARDE

Crois-tu, rouchi, que t'as la puissance
De pouvoir m'imposer silence ;
Y faudrait avoir, sur ma foi,
Un' bien meilleur' platin' que toi ;
Apprends que la mienne est ferrée, 20
Et qu'à Maubeuge on l'a trempée.
T'a cru qu'avec tous les médires,
J'allais m'laisser abasourdir.
Va, vilain chien, vieux paltoquet.
Va, bats en r'trait' vilain caniche. 25

LE MALIN

Reprends donc haleine pour cracher,
Et j' vas un p'tit brin te r'moucher.
Tu vas attraper la pipie,
Car tu jacass'là comm' un' pie.
Va-t-en plutôt boire un coup d' cric, 30
Pour le renforcer l'alambic.

LA POISSARDE

J't'avons dit à peu près ton fait,
T'es donc pas encore satisfait ?
Eunuque, tu n'rougis de rien ;
Dis-mois z'à quoi qu' t'es bon, vaurien ? 35
Mais c'est trop longtemps discourir
Avec queuq'z'un qui n'sait quoi que dire ;

J'ai pitié de ton impuissance,
Car sans ça tu aurais un' danse !
Adieu, beau valet du grand turc ;
Ailleurs va t'fair' friser la nuque.

40

UN FORT ET UNE POISSARDE

LE FORT

Eh bien ! la rencontre est heureuse ;
Est-c' ben toi que j'vois double gueuse.
Eh mon Dieu oui, je n' me tromp' pas,
C'est c'te têt' d' la rue du Haut-Pas.
Diabl', comm' te v'ia ben requinquée !
Comme un' châss' te v'là toute parée.
Où donc qu' tas eu ces biaux habits,
Dis-moi donc ça, vilain' toupie ?

45

LA POISSARDE

Dis-donc, maquereau est-ce que j'ai des comptes à t'rendre ; faut y pas dire à c' beau morceau qu'est-c' qui l'a fait ; qu'est-c' qui l'a pondu ? C'pendant comm' j'suis bonn' fille, j'veux ben m'abaisser jusqu'à z'entrer en colloque avec un particulier d'ton espèce. Tu sauras donc sac à vin, que si j'ons queuqu'chose ; c'est que j'l'on gagné loyalement ; de tout c'que tu portes, pourrais-tu en dire autant, mangeux d'blanc ; d'puis qu'tu n'es plus sur l'sable, comme tu es insolent et détestable. T'as déjà eu ben des hauts et des bas, et tu n'es pas quittes de l'embarras. Tu crois qu'tout l'monde est comme toi, parc'que de t'voir ben bichonné, tu t' trouv' tout glorifié ; savoir comment ça t'est z'arrivé, j'men vais te l'fiché par le nez. Vous saurez donc, respectable société, que l' moigneau qui m'a s'apostrophée, est le plus grand grugeur de toutes les pou-

50

pées, le plus lâche de tous les poissons, et qu'il suffit de lui parler d' front pour lui faire baisser l'ton, il d'vient doux comme u[n] mouton, mais s'il a affaire à un queuq'gonse, faut voir comme il s'annonce et comme y fait contribuer les pauv' petits miches que séduit sa poupée. Laut'jour un gros anglais dans son r'paire entraîné, fut entièrement dévalisé, et v'là pourquoi ce maquereau est aujourd'hui si faraud.

LE FORT

À mon tour, bell' poissarde
 Tu vas voir si ma gueule est camarde ;
 Or, je me sens d'humeur gaillarde,
 Sans m'amuser à la moutarde,
 Sachez, honorabl' assistants, 55
 Et frémissiez d'étonnement :
 La caqu' sent toujours le hareng ;
 C'est un dicton du bon vieux temps,
 Et c'te goton que vous voyez
 Nous en donne la vérité. 60
 D'abord, j'veux qu' tout le monde sache
 Et sans que personne se fâche,
 C'que c'est que c'te Marie Touillon,
 Surnommée la boile à bouillon ;
 Elle est fill' de Marie la Coine 65
 Et son père était Papavoine.
 Auparavant l'âge de dix ans,
 Elle agaçait tous les passants,
 Et tous les jours, rue Frépillon
 On la voyait fair' ses factions. 70
 Un soir, un vieux monsieur, dit-on,
 Fut raccroché par c'te souillon ;
 Comme elle avait sur la figure
 Au moins un' livre de peinture

Une fauss' gorge, un faux chignon, 75
 Des dents postich', un polisson,
 Il crut voir un objet de r'cette.
 Dieu sait si son ardeur fut muette
 En voyant tout' c'te contrebande !
 Un jour, un bon luron ayant la tête grise, 80
 Poussé par trop de nourriture,
 Fut entraîné dans c' nid d'ordure.
 La gueus' voulut mettre en pratique
 Sa déloyale mécanique.

LA POISSARDE

As-tu dégoisé assez d' menteries, vilain habitant d' Barbarie ;
 Dieu ! C'que c'est qu'la jalousie ! Voyez, n'est-il pas comme une
 harpie. Tu mériterais ben queuq' taloche, si tu valais la peine que
 j' le les décoche. Sauv'-toi, grand déhanché, vieux manche de gi- 85
 got, bouquet sans queue, restant de baigne, visage de crocodile.
 Adieu, tête de veau ; à là première rencont', mon bichon nous boi-
 rons un canon.

UN MALIN ET UN HOMME DE LOI

LE MALIN

V'là z'un avocat de causes perdues ;
 Y cherch' des clients dans les rues.
 M'est avis qu' c'nest pas un grand clerc :
 Il port' des lunett' pour voir clair ;
 Il faut l'envoyer à l'école 90
 Étudier Cujas et Barthole,
 Les Pandect's elle Cod' civil,
 Ça l'rendra tant soit peù subtil.
 Son bonnet, sa large perruque,

Qui couvr' ses oreill' et sa nuque, 95
N'suffisent' pas pour être au Palais
Un docteur, un aigle, un profès !
Un plaideur qui jug' sur la robe,
Je l'savons, trop souvent la gobe,
Et qui s'laiss' prend' à cet appât 100
N'trouv' qu'un ân' revêtu d'un bât.

L'HOMME DE LOI

Monsieur croit dire des merveilles !
À le juger par ses oreilles ;
On voit qu'il est de ces grisons
Qui se nourrissent de chardons. 105
Comme il est là bouche béante !
Ici quelque chose le tente ;
Eh ! Chez le grainetier voisin
Payons-lui donc un picotin.
Celle promesse doit lui plaire 110
Et nous allons l'entendre braire.
D'Arcadi' c'est un rossignol,
Il va chanter en si-bémol...
En si beau chemin tu t'arrêtes !
Un effort, maître Aliboron ! 115
Soutiens ta réputation
Et ne perds ainsi là tête.

LE MALIN

Petit robin, tu veux rallier,
Eh bien ! Nous allons chamailler.
Embryon de l'art oratoire, 120
Méchant soldat de l'écritoire,
Tu veux faire le Cicéron.
Va, tu n'est qu'un triste avorton.

Tu crois briller lorsque tu brailles,
Et quand tu plaides, chacun bâille ; 125
Le moindre petit clerc d’huissier,
Pourrait t’apprendre ton métier.
Tu pens’, nigaud, à l’audience
Qu’c’est pour loi qu’on fait du silence ?
C’est que tout l’auditoire dort, 130
Et sur ce chacun est d’accord.
On voit réduits à la misère
Ceux que par malheur tu défends ;
Père et mère : et tous les enfants.
Je le répète, sur la terre, 135
La peste fait bien moins de mal.

L'HOMME DE LOI

Parbleu ! C’est un sot animal
Qu’un bavard qui, de l’éloquence,
Se rend l’arbitre effrontément ;
Mais on pardonne à l’ignorance, 140
Et c’est le propre du talent.
Apprends, butor, que Démosthènes,
Qui faisait la gloire d’Athènes,
Quand il commença son état,
N’était qu’un très mince avocat ; 145
Que, pour se délier la langue
Dans sa bouche il mit des cailloux.

LE MALIN

Je connais quequ’chose d’plus doux ;
Quand tu débites une harangue,
Dans la tienne mets donc du bran, 150
Et de ton ennuyeux quanquan,
Que tu crois de belles merveilles,

Tu n'nous rompras plus les oreilles.

L'HOMME DE LOI

De monsieur, ménagez l'tympan ;
Il est aussi fier qu'Artaban ! 155
Qu'il a bon air, quelle tournure !
Faut l'envoyer à Martinet,
Pour faire une caricature,
Le modèl' me semble parfait.
Ce serait ma foi bien dommage. 160
De ne pas conserver l'image
D'un aussi joli Cupidon.
Dans l'vinaig, comme un cornichon,
On t'gardera, magot d'ta Chine
C'est ta vraie place, j' imagine. 165
Ah ! Ah ! pour l'apprendre à gouailler,
Si tu crève' j'te ferons empailler
Ni plus ni moins qu'un' vieill' momie ;
Afin d'garder ton effigie.
J'te verrons un jour sur ma foi, 170
Figurer au Jardin du Roi.
Eh bien ! T'as donc la langue gelée,
Tu restes-là le bec en l'air
Comme un' huitr' qu'attend la marée ;
Tu n'as plus l'maintien aussi fier. 175
R'tourne, fiston, dans ton village,
Je vois bien qu'tu mang' du fromage.
Pour te frotter à nous, c'est sûr
Tu n'as pas le croc assez dur.

UN FORT ET UNE BERGÈRE

LE FORT

Hé ! Dis-donc, gentille bergère, ousque tu dirige donc tes pas ? Si tu vas à Cythère et que lu sois seule pour faire le voyage, j'me propose pour l'accompagner. 180

LA BERGÈRE

Quand je ferai ce voyage , je ne prendrai pas pour compagnon un bambocheur, un coureur comme toi, un trompeur de femmes, entends-tu, vilain monstre ?

LE FORT

Quien ! Dous que tu m'connais, toi, dis donc, Estele moderne, reine de mon coeur.

LA BERGÈRE

Ah ben, j'aurais un beau royaume ! Je n'risquerai rien avant d'en prendre possession que d'mettre en réquisition tous les médecins et les pharmaciens pour le purifier.

LE FORT

Ah çà, dis donc, la petite, t'es ben libre de m'accepter ou d'me refuser ; mais la parole ne te donne pas l'droit d'insolence, et si tu m'dis des compliments en manière d'injures, j'm'en va t'en dégoïser pus que tes oreilles n'en voudront entendre ; rions, badinons, mais.... N'insultons personne, ou morgué, tu verras qu't'as pas affaire à un efféminé, et si je m'livre à mon incohérence d'humeur ; t'auras pas beau jeu.

LA BERGÈRE

Oh ! Je n’crains rien, et les menaces sont pour mon chat, en-
tends-tu, amoureux des onze mille vierges, adonisse de la halle.

185

LE FORT

Ôtez-lui tout son fard,
Vous verrez son teint blafard.
Les taches qu’elle a sur la figure
Sont autant d’égratignures
Que fit l’autre jour son amant
Qu’elle avait mordu jusqu’au sang.
N’croirait-on pas voir l’innocence
Avec tout son aimable engeance ;
Désabusez-vous : sous c’maintien
Il n’y a qu’une rusée catin
Sortie depuis hier matin,
De l’h’ospice des Capucins.
On pourrait bien à c’tte femelle
Qui fait la sage demoiselle,
Donner l’bon Dieu sans confession,
Et pardessus l’absolution ;
Mais ce serait un sacrilège
Que d’tomber dans un pareil piège.
De répondre ell’ n’est pas tentée,
Ell’sait que j’dis la vérité,
Et que j’pourrais ben sur son dos
Parler jusqu’à Quasimodo.
Mais comme la vérité zoffense,
C’est pour ça qu’elle n’a pas de défense
Et qu’ell’ prend sag’mént son parti
De n’pas répondre à tout c’que j’dis.
Ah ! Tu commences ! T’en veux donc ? Eh ben ! Tu vas en avoir !

190

195

200

205

210

LA BERGÈRE

Ah ! Tu crois ça, Monsieur d'la force,
 Elle ne vaut rien ton amorce !
 Tu voudrais ben que je me tusse ; 215
 De joie t'en saut'rais comme un'pucc.
 Sans t'interrompre' j'ai écouté,
 Ainsi ne viens pas m'embêter;
 En queueque mots, vilain paillasson
 J'men vais te faire changer d'ton ; 220
 Quoiqu' d'engueuler j'n'ons pas coutume
 Et qu'j'ai pour l'heure un très grand rhume,
 Il faut c'pendant qu'à tous les yeux
 J'montr' que tu n'es qu'un mauvais gueux,
 Un escroc, un chien, un pendard, 225
 Un vrai filou, un franc gueusard.
 Et que c'est Ion humeur jalouse
 Qui fit périr ta pauvre épouse
 Parce qu'elle avait, j'avoue son tort,
 Cédé, z'aux passions d'un beau fort. 230
 Fallait-il, suscepibl' sans bornes,
 Pour t'avoir fait porter des cornes,
 Châtier d'un' manier' si cruelle
 C'te pauvre épouse encor d'moiselle ;
 C'est c'qui d'vrait arriver toujours 235
 Aux maris qui n'ont pas d'amour,
 Sans pour cela que leurs moitiés
 Par ces gueux pussent être assommées,
 Alors y aurait d'Ia justice
 Et d'ia sorte pas tant d'c'vices. 240
 Ah ! si jamais les femm's r'font le code,
 Il n'y aura rien dedans qui gode,
 Et on n'verrait pas si souvent
 Not' sexe battu impunément :

Car n'est ce pas un'chose affreuse 245
D'voir' encore c'te figure hideuse,
Qui du bourreau devrait avoir
D'puis long-temps reçu son pourboire.
Mais avec Thémis on n'perd rien,
Et tôt ou tard on r'çoit son gain. 250
Seul'ement, je crains pour mon pays,
Que le trépas de ce maudit
Empoisonne la terre, et l'onde
Et amène la fin du monde,
Car le corps.de c'te pourriture 255
Empestera toute la nature.

POLICHINELLE ET UNE POISSARDE

LA POISSARDE

Dis-moi donc ? Eh ! Polichinelle ;
Où va donc toute c'te séquelle ?

POLICHINELLE

Que nous veut c'te vieille stockfiche.
Qu'a le poil frisé comme une caniche. 260

LA POISSARDE

Voyez l'donc là cet argousin,
Y s'croit un empereur romain,
Auprès de ce méchant cocher d'fiacre ;
Va, t'as beau faire vilain polacre,
Avec ton grand chapeau pointu 265
De mauvais clinquant tout cousu,
Ton habit tout barriolé

Ta perruque mal alignée,
 Ton grand nez qui fait carillon
 Avec ton recourbé menton ; 270
 Mais ce qui porte à la riance
 C'est de voir tes deux éminences.
 J'sais ben qu'ell's ont l'double agrément
 De tenir chaud derrière et d'avant ;
 Mais ça te donne un air tout drôle, 275
 Avec ton cou dans les épaules ;
 J'y vois c'pendant un avantage,
 Ça t'sert de balancier, je gage
 Et tu n'peux pas tomber, je crois,
 Puisque ça fait un contre-poids ; 280
 Enfin l'as l'air double Mayeux
 D'vouloir t'enfler gros comm' les boeufs ;
 N'oublie pas surtout tes guiboles
 Car ell' me paraissent un peu molles
 Pour soutenir le lourd fardeau 285
 De ta carcasse à double dos,
 Et pour traîner tes longu's galoches,
 Que tu n'peux pas mettr' dans tes poches,
 À moins d'risquer d'être engueulé
 Et d'être traité de va-nu-pieds. 290

POLICHINELLE

Dis-donc,figur d'épouvantail,
 Comme aujourd'hui t'as la gueul' forte ;
 Faut qu'taies mangé un cent d'bott' d'ail,
 Sans ça tu n'jaserai pas d'la sorte.
 Viens donc, figur' de hareng-pec 295
 D'mon poing j'te vas caresser l'bec ;
 Essuie-le, ma fill', car tu baves ;
 T'as l'cuir vermeil comme un' bett'rave ;

Ta gueule est l'portrait d'un égoût !
 Qu'ça doit avoir un joli goût ! 300
 Auprès d'ton halein' la vidange
 Sent, je l'parie, la fleur d'orange.
 Elle est sèche comm' un vieux coucou ;
 J'suis sûr, guenon, qu'dans ton vieux trou ;
 Qui est aussi profond qu'un' citerne, 305
 Si l'on mettait un lumignon
 Ta carcass' servirait d'lanterne.
 M'entends-tu bien, Marie Graillon ?
 J'suis bon peintre ; d'après nature
 Tu vois qu'j'trac' ta portraiture. 310
 D'ta gorge j'f'rons un havresac
 Ou bien des blagu' pour du tabac.
 Va, j'te mépris' comm' un' veill' chique,
 Tu m'purge ainsi qu'un' noix vomique.

LA POISSARDE

C'est ben heureux, t'as donc fini ! 315
 De sottis's tu m'a agoni',
 J'm'en moque ainsi que d'un' grimace
 Ça gliss' sur nous comm' sur d'ia glace.
 J'ons d'l'honneur encore plus d'vertu !
 On n'nous r'proch'rais pas un fétu. 320
 J'ons, Dieu merci, bonn' renommée,
 J'allons partout tête levée ;
 Et toi, qui fait ici l'fendant,
 Tu n'pourrais pas en dire autant ;
 Je m'moqu' que tu m'blâm' ou qu'tu m'loue, 325
 On est sali que par la boue.
 Entends-tu, chinois d'paravant ;
 Acroch'ça, toujours en passant.
 Tu l'vois ben, figure à taloche,

J'n'avions pas la langu' dans not' poche.

330

POLICHINELLE

J' pourrions la placer un peu mieux
 Dans un endroit qui est pus meilleurs.
 J'savons que t'aimes la confiture ;
 C'est d'ia bonn' qualité j't'assure,
 Et j'suis sûr qu'au Fidel' Berger
 N'y en a pas d'meilleure à manger :
 L'un de ces jours, ma cher' poupée,
 J't'en enverrai un' pt'tit' potée. ;

335

LA POISSARDE

De ton cadeau je n'puis m'fâcher ;
 Mais avant, faudra m'la mâcher.

340

POLICHINELLE

Pas si bête ! v'là z'un' bonn' réplique,
 Je n'dis pas mieux, moi qui m'en pique,
 Mais facil'ment tu goberas ça,
 N'y a pas d'arrêt' dans c'poisson-là.
 Pour toi queu jouissanc', queu joie !
 Ton gosier prêt' comme un bas d'soie !
 Tout' tes ouvertur', la maman,
 Sont mod'lées sur un four à ban,
 Adieu, volaille, adieu, patate ;
 Va donc te faire mettre un attache
 Chez l'racomodeux d'pot cassé,
 On m'a dit que dimanch' passé
 On fit brèche à ton embrasure.
 Adieu, schabraque, adieu, mesure ;
 Tu vois que pour le Carnaval,

345

350

355

J'te fournis un joli régal.

LA CUISINIÈRE ET LA FRUITIÈRE

LA CUISINIÈRE

J'voudrais avoir des champignons,
Des épinards, un' bott' d'ognons,
Du persil, de la chicorée,
Qu'elle soit blanche et bien frisée.

360

LA FRUITIÈRE

J'allons voir tout d'suit' l'honneur
De vous servir, mon petit coeur,
Mais dit' moi donc mamzell' Fanchette,
Chaque jour vous devenez plus drôlette ;
J'vous trouv' comm' ça, en vérité.

365

LA CUISINIÈRE

Vous me donneriez d'la vanité,
Mais je me connais. En conséquence,,
Vous allez dir' combien j'vous dois ;
J'vous acorde la préférence,
Et d'après cela, je le crois,
Vous allez m'traiter en pratique.
J'achalande votre boutique,
Ça s'mont', voyons.

370

LA FRUITIÈRE

À trent' quat' sous.

LA CUISINIÈRE

Allons, donc, vous moquez-vous d'nous ?
J'n'en donn'rai que vingt.

375

LA FRUITIÈRE

Êtes-vous folle ?
Vous vous imaginez que j'vole.
Quand j'vais au marché chaqu' matin.

LA CUISINIÈRE

Je n'vous dis pas ça, mais enfin...

380

LA FRUITIÈRE

Enfin comme en gros ; mademoiselle,
J' n'avons pas besoin d'un' chandelle
Pour découvrir qu'à noire honneur
Vous fait' z'un tort...

LA CUISINIÈRE

Ah ! Quel malheur !
Prenez garde de blesser Madame.
Comme ell' le prend sur un haut ton.

385

LA FRUITIÈRE

J' vous 1' dis tout net, mamzell' Fanchon
Dans not'état j'avons de l'âme
Malgré les méchants, les envieux,
On n' m' fera pas baisser les yeux.

390

LA CUISINIÈRE

Ni moi non plus.

LA FRUITIÈRE

C'est autre chose.

LA CUISINIÈRE

Quoiqu' ell' dit donc ?...

LA FRUITIÈRE

Sur vous on glose.

395

LA CUISINIÈRE

Ah ! Vot' chapitre est assez long ;
Mais on sait qu'vous n'manquez pas d'front,
Et vot' mari, c'te bonne grosse bête,
En a joliment sur la tête.

LA FRUITIÈRE

J'vas te rabattre le caquet,
Et l'défiler mon chapelet.

400

LA CUISINIÈRE

Tu peux parler, va, je m'en moque,
J'te fournirai le réciproque.

LA FRUITIÈRE

Voyez un peu, mamzell' Souillon,

Qui prend chaque jour 1' premier bouillon, 405
 Qui fait son beurr' sur c' quelle achète.
 C' n'est pas pour briller en toilette
 Qu'ell' fait danser l'ans' du panier,
 Mais c'est pour un beau guernadier.
 Ah ! Le luron fait ses bamboches : 410
 Et Fanchon lui garnit ses poches
 Et 1' gousset : enfin son amant
 Est 1' plus calé du régiment.
 Et sans respect pour sa maîtresse,
 L' bourgeois l'y fricass' la tendresse. 415
 J' savons ben, soit dit entre nous,
 Qu' tu lui fais aussi les yeux doux,
 Mais c'est pour mieux jouer d' la grippe.
 L' meilleur morceau c'est toi qui 1' frippe :
 Tu n' diras pas qu' c' sont des cancans. 420

LA CUISINIÈRE

J' m'bats l'oeil d'tout les médisants.
 Dès qu'on est tant soit peu jolie,
 On n' manqu' pas qui vous calomnie.
 J' plum' la poul' sans la fair' crier,
 Au reste, chacun son métier. 425
 Pour toi ; si t'es un' gross' fruitière,
 On sait bien de quelle manière
 Tu t'engraiss', mignonne, à quel jeu.
 On connaît milord Pot-au-Feu,
 Celui qui vient à la sourdine 430
 S'chauffer le soir dans là cuisine,
 Quand ton mari fait des fagots.
 Y glisse en tapinois queuqu' mots
 Et puis tu grimpe dans ta soupente.
 Je m'tais parc'qu'je n'suis pas méchante. 435

D'ailleurs, si j'avons un amant,
 C'est permis ; n'y a pas d'sacrement
 Qui s'oppose à c'q'une fille s'amuse ;
 De ce qu'on a faut bien qu'on use ;
 Ce plaisir n'est pas défendu, 440
 Mais faut y joindre un peu d'virtu.
 Si j'me marie, comme j'l'espère,
 Va, mes enfants n'auront qu'un père,
 Au lieu qu'les tiens, l'fait est certain,
 Ressembl' à l'habit d'Arlequin. 445

LA FRUITIÈRE

Tu me l'paieras : à ta bourgeoise
 J'vais aujourd'hui fair' la leçon.
 Tu m'baille un' fèv', t'es t'un' sournoise,
 De mes pois j'te garde un litron :
 Demain tu s'ras mise à la porte. 450
 Je veux que le diable m'emporte
 Si je n'te vois pas dans huit jours
 Avoir en gage tous tes atours,
 Et faire chit-chit au coin d'un' borne ;
 Allons, sors d'ici, maritorne. 455

À UN PIERROT

LE LOCUTEUR

Hé, Pierrot les grosboutons, pitre de tireur de cartes, amasseur de badauds, faiseur de dupes à la journée ; qui donc que ton maître a dévalisé pour te fournir de quoi rouler en sapin. Je gage qu'c'est encore un tour de ton métier ; c'est pour attraper le public et pour faciliter les moyens d'travailler à tes escrocs associés ; car si comme eux tu ne changes pas d'déguisements, c'est que t'as aux

poignets les marques de certains bracelets qui t'force' à porter des manches aussi longues. Avec ta mine pâle et blême, t'as l'air d'un oiseau de carême : tu t'mets du blanc d'Espagne sur la figure pour te rendre méconnaissable à ceux qui t'ont vu sur le théâtre de la Cité. Mais l'as beau faire, tu n'échapperas pas au sort qui t'attend, mauvais chenapan, et tu finiras ta chienne de vie autre part que dans ton ch'nil.

À UN ARLEQUIN

LE LOCUTEUR

Dis donc ; valet d'tout' les couleurs,
Que fais-tu avec ces engueuleurs,
Toi qui toujours as la gueul' morte,
Qu'es toujours prêt à prendre la porte, 460
Et qui, à tout ce qu'on te dit,
N'répond que par sangodémi ;
Chevalier de la triste figure,
Tu as là une drôle d'armure,
Car d'après ce que j'aperçois, 465
Tu as Une latte de pliant bois.
Je crois que pour mieux te coiffer,
T'as pris un' machine à filtrer,
Ton habit qui n'est pas nouveau
N'est que de pièces et de morceaux ; 470
Pavoisé comm' navire en rade,
Tu n'es là que pour la parade.

À UNE MÈRE ANGOT

LE LOCUTEUR

Tenez ; r'gardez donc c'te mère Angot, c'est comme une vache avec ses veaux, en tournée de maquereaux et de poupées, d'ordure c'est un vrai trophée, de tous les enfants qu'elle a pondus, eh ben ! Pas un n'a atteint son but, et après avoir fait les cent coups, elle vole maintenant les hommes saouls. Jadis elle fut assez gentille, aujourd'hui ce n'est qu'une guenille, et malgré les habits antiques qui couvrent c'te vieille bique, je gagerions qu'un chiffonnier ne voudrait pas d'elle dans son panier.

À UN SAVOYARD

LE LOCUTEUR

Parle donc, hai ! Savoyard, ces jours-ci sont-ils faits pour se promener ? Queu métier qu'tu fais donc maint'nant, on n'te voit plus sous les piliers ; tu quittes l'éventaire pour prendre le râcloir, et de marchande sans honneur tu l'as fait ramoneur. Sous ce déguisement, t'as pt'êt' plus de chalands. Comme les cordonniers de campagne tu chausses les hommes et les femmes ; des boxons d'la Cité tu ramones toutes les cheminées, et d'la suie qui en provient tu l'avales tous les matins. C'est-y cette, ample recette qui le rend jolie, ou ben tout' c'te peinture que tu as sur la figure. Aussi pour fair' tomber c'biau teint, il ne faut pas et ben malin, car c'te beauté n'a pas de bail, et, au moyen d'une gousse d'ail on verra ta vilaine face, et chacun f'ra la grimace ; alors tout l'monde reconnaîtra c'te donneuse de novell' à la main, qui a tué plus d'hommes pendant l'hiver, que tout' les g'lées n'ont détruit de ver. Va t'cacher, comme à tout usage, amusement d'enfants de tout âge, pilier de Paul Niquet, vas-t'en pie sans caquet.